

UN RACISME À PEINE DÉVOILÉ. LA RELATION DE RECHERCHE AVEC DES PATRONNES FRANÇAISES

Barely Revealed Racism. The Research Relationship with French Women Bosses

Rose-Myrle Joseph*

RÉSUMÉ

Cet article vise à réaliser un retour réflexif sur le cadre méthodologique, la relation de recherche ainsi que le savoir déterminé par les interactions sur le terrain, entre moi, doctorante migrante haïtienne noire et trois patronnes françaises blanches qui se présentaient comme des employeuses modèles et antiracistes. Après une présentation des positions d'insider et d'outsider ainsi que des effets de conscientisation dans cette recherche clinique intersectionnelle, il s'agit d'étudier les étapes de cette relation et certains phénomènes comme l'offre et la demande, le don et le contre-don, l'inversion, le rejet, la racialisation, la bienveillance et la trahison.

ABSTRACT

The aim of this article is to reflect on the methodological framework, the research relationship and the knowledge shaped by field interactions. It analyzes the relationships between me, a black Haitian female migrant and PhD student, and three white French bosses who portrayed themselves as model antiracist employers. The article examines insider and outsider positions, as well as the effects of conscientiousness in this intersectional clinical research. It seeks to understand the stages of this relationship and phenomena such as supply and demand, gift and counter-gift, inversion, rejection, racialization, benevolence and betrayal.

MOTS-CLÉS :

racisme, patronnes françaises blanches, relation de recherche, recherche clinique féministe intersectionnelle internationale

KEYWORDS :

racism, white French female bosses, research relationship, intersectional international feminism and clinical sociology

Dans ma thèse sur l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes en Haïti et en France, j'analyse la place du racisme dans le service domestique. De 2009 à 2012, j'ai questionné des femmes appartenant à cinq catégories différentes, en séances individuelles ou en groupe : des femmes paysannes haïtiennes susceptibles de migrer vers la capitale et de devenir travailleuses domestiques, des servantes de Port-au-Prince et des patronnes susceptibles de migrer vers la France, des travailleuses migrantes haïtiennes et des patronnes françaises qui les emploient¹. Ces dernières dévoilent un racisme tout en se disant anti-racistes. J'analyserai le racisme insidieusement à l'œuvre dans les relations entre ces patronnes françaises blanches et leurs travailleuses domestiques haïtiennes noires, ainsi que dans la relation de recherche entre elles et moi, une doctorante migrante haïtienne noire. J'approfondirai les conditions raciales de l'enquête en regardant la manière dont j'ai composé avec le discours de ces patronnes ainsi que les différentes assignations dont j'ai été moi-même l'objet lors des entretiens, en croisant une approche intersectionnelle et une démarche clinique consistant à analyser les rapports sociaux au plus près du vécu individuel. Je souhaite d'abord problématiser la position d'*insider/outsider* et de la « conscientisation » de ces enquêtées, en articulant l'approche clinique et une perspective intersectionnelle. Ensuite, j'étudierai certaines étapes de cette relation, en considérant plusieurs types d'interviewées. Je soulignerai certains phénomènes comme l'offre et la demande ou le don et le contre-don dans une relation d'enquête incluant le *care*. Je regarderai non seulement l'inversion, le rejet, la racialisation qui peuvent caractériser l'enquête auprès des dominant-es, mais aussi la bienveillance qui peut faire ressentir un sentiment de trahison inhérente à la restitution. Ce contexte détermine les résultats ainsi que les impacts de la relation d'enquête sur les enquêtées et sur moi. Cet article vise à réaliser un retour réflexif qui

prend en compte le corps du-de la chercheur-se, les assignations et les formes de racialisation dont il fait l'objet dans le processus de production du savoir sur les rapports sociaux de race.

UNE APPROCHE CROISANT L'INTERSECTIONNALITE ET LA CLINIQUE

J'ai croisé l'approche clinique avec une approche féministe matérialiste intersectionnelle qui revêt une dimension internationale. Je me suis fondée principalement sur des entretiens répétés avec ces employeuses dites « patronnes », leur discours spontané ainsi que leurs réponses aux questions et commentaires recueillis dans cette recherche peu directive, longitudinale et généalogique. L'analyse de ces discours a permis de comprendre à la fois leur vécu, leur histoire familiale et les savoirs transmis sur au moins trois générations, dans une approche casuistique centrée sur trois cas. L'approche clinique, qui ne vise pas la généralisation mais plutôt la compréhension en profondeur d'une situation, comporte différentes caractéristiques : l'articulation des différentes échelles (macro, méso et microsociologique) ; la pluridisciplinarité ; la prise en compte de la subjectivité dans l'effort d'objectivation ; l'analyse de l'implication des chercheur-ses dans la recherche (y compris leur position d'*insider* ou d'*outsider* et ce qu'elle induit dans l'analyse du racisme) ; la co-construction du savoir entre chercheur-ses et sujet-tes de la recherche ; la visée transformatrice associant la recherche à l'action avec un effet de conscientisation non-négligeable.

Le racisme, caché pour certain-e-s mais très visible pour celles et ceux qui le subissent, nécessite une analyse discursive (Guillaumin 1972) pour détecter ses traces dans les formes verbales apparemment innocentes, pour saisir ce « racisme quotidien » (Essed 2004) dans les pratiques courantes et les micro-événements de la vie de tous les jours. L'analyse des rapports sociaux, y compris ceux de race, me permet de comprendre à la fois les statuts de dominées et dominantes des patronnes françaises blanches. Ces

¹ J'ai questionné 28 paysannes, 7 servantes, 18 patronnes haïtiennes, 13 migrantes haïtiennes en France et 3 patronnes françaises. Les patronnes françaises et les servantes à Port-au-Prince n'ont pas pu être réunies en groupe, ce qui explique leur faible nombre comparativement aux autres catégories. Pour l'analyse clinique approfondie de la thèse, 11 cas ont été retenus : 3 migrantes et 2 dans chacune des 4 autres catégories. Pour plus de détails sur le terrain, voir les tableaux dans Joseph (2015, 52, 67-68).

rapports me mettent en position d'*insider* face à certaines femmes interrogées et d'*outsider* face à d'autres.

Être *insider* ou *outsider* dans la recherche : entre analyse de l'implication et point de vue situé

Considérer l'articulation des rapports sociaux imbriqués et tenir compte à la fois de la place des chercheur-ses et de celle des enquêté-es permet de voir comment le-la chercheur-se est *insider* par rapport aux un-e-s et *outsider* par rapport aux autres, sans oublier la possibilité qu'il soit à la fois *insider* et *outsider* face à une même catégorie sociale. Pour comprendre cette posture complexe, j'ai associé l'analyse clinique de mon implication dans la recherche (la prise en compte du poids de mon vécu personnel sur ma relation avec les femmes et sur le savoir co-construit) aux théories féministes du point de vue situé (Combahee River Collective 2006 [1977] ; Haraway 1988 ; Harding 1987 ; Hill Collins 2008 [1989]).

Quand je suis arrivée en France, j'ai été saisie par la place centrale du déclassement vers le service domestique et le *care* dans le discours des femmes haïtiennes de mon entourage. J'ai compris avec le temps combien mon statut d'étudiante a peut-être déterminé les plaintes de celles qui avaient effectué des études post-graduées en Haïti ou qui souhaitaient étudier en France. J'ai travaillé moi aussi comme baby-sitter, et mes origines sociales ne sont pas forcément plus élevées que celle de ces femmes. Mais mes parents qui avaient déjà le brevet, malgré leur origine populaire rurale, ont misé sur l'éducation de leurs enfants, ce qui a déterminé mon parcours universitaire ou professionnel puis ma migration internationale entant qu'étudiante. J'ai appris très tôt à critiquer le sexisme, le classisme et le colorisme qui porte à préférer les peaux claires et les cheveux lisses. Mais j'ai surtout découvert le racisme en France, affronté la violence de la migration à la préfecture de Bobigny, subi la vulnérabilisation des femmes face aux problèmes de logement, et supporté le déclassement socio-professionnel alors que je travaillais préalablement à la coopération canadienne en Haïti. Le management appris en cours était très éloi-

gné de ce que j'avais vécu ou observé en Haïti et très déconnecté du travail des Haïtien-nes en France. Les cours de Jules Falquet m'ont fait comprendre le travail des migrantes et l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race, tandis que la clinique m'a autorisé à penser sans nier mes expériences.

Dans un va-et-vient entre Haïti et la France et au fil des résultats de mes terrains, j'ai finalement décidé de comprendre comment les paysannes haïtiennes deviennent des travailleuses domestiques à Port-au-Prince en faveur de leurs patronnes. Ces dernières s'investissent dans un travail plus valorisé leur donnant accès à la migration internationale, mais elles deviennent à leur tour des travailleuses domestiques au service des familles françaises, notamment les patronnes blanches. Ma manière d'observer ou d'entendre est déterminée par mon positionnement : mon statut de femme qui me permettait de comprendre à la fois les Haïtiennes et les Françaises ; mon statut migratoire qui me rapprochait des Haïtiennes en France ; mon vécu haïtien qui m'aidait à décrypter leur discours nostalgique ; mon statut d'étudiante, à la fois envié et critiqué par celles qui valorisaient plutôt la stabilité du mariage et de l'installation définitive en France ; mon niveau d'étude qui me donnait du crédit aux yeux des femmes françaises ; mon statut de femme noire qui me mettait en position antagonique face aux Françaises alors qu'il me rapprochait des Haïtiennes... En affirmant que le-la chercheur-se est le premier objet de la recherche, Jacqueline Barus-Michel (1986 ; 2013) reconnaît que la « recherche de soi » ne doit pas prendre le dessus sur la « reconnaissance de la part de soi » (Barus-Michel 2013, 132). Dans cet article, il s'agit surtout d'analyser ma place de femme doctorante migrante haïtienne et noire, ainsi que les projections des patronnes blanches sur moi.

La recherche se déploie dans une intersubjectivité, une vraie relation entre un sujet-e savant-e et un sujet *sachant-e* (Broda et Roche 1993). Ces projections, que Georges Devereux (1980 [1967]) qualifie de transfert, englobent les assignations et racialisations des chercheur-ses, leur corps, leur nom. Parallèlement,

le contre-transfert comprend tout ce que les chercheur-ses projettent à leur tour sur les interrogé-es, la manière dont iels sont affecté-es. En plus des dimensions inconscientes et subjectives, il exprime l'inscription des chercheur-ses dans les rapports sociaux articulés (Joseph 2013). Les rapports sociaux de race dans lesquels sont pris à la fois les chercheur-ses et les interviewé-es façonnent les choix des chercheur-ses, la participation des interviewé-es, la relation de recherche et le savoir co-produit.

La relation d'enquête est également caractérisée par son asymétrie. Jacqueline Barus-Michel (1986) considère qu'il existe toujours une dissymétrie dans la recherche clinique entre « ce qui gît » (le sujet de recherche) et « ce qui se tient » (le-la chercheur-se)². Or, quand le-la chercheur-se se trouve en position de domination par rapport aux interrogé-es, qui se tient debout ? Les rapports sociaux qui définissent la place des chercheur-ses dans la relation de recherche construisent également leur légitimité dans le monde scientifique (Ait Ben Lmadani et Moujoud 2012) et dans le regard des personnes interviewées (Joseph 2013 ; 2015). La dissemblance ne serait qu'apparente car « [e]n sciences humaines, en effet, le-la chercheur-e et son objet sont de même nature » (Barus-Michel 1986, 801). Les deux sont des objets parlants, donc des sujet-es, êtres auto-théorisants et auto-symbolisants aptes à produire du sens sur leur vécu. La co-construction se fait ainsi dans une interdiscursivité, une reconnaissance du savoir des personnes interrogées. Pourtant, il faut toujours se demander à quel type de parole le-la chercheur-e dominé-e a droit et de quelle manière iel reste debout quand iel questionne des dominant-es. Par ailleurs, dans leur posture d'*insider*, les chercheur-ses racisé-es sont jugé-es trop impliqué-es, suspecté-es de produire des recherches biaisées. Philomena Essed valorise cette intuition du racisme pourtant remise en cause : « Le nouveau "droit" des Blancs consiste à revendiquer le droit de définir pour soi-même ce qu'est

le racisme, en acceptant de le nier et en dépréciant l'expertise des personnes de couleur » (Larcher 2023, 89). Le *Black feminism* aux États-Unis d'Amérique a critiqué certaines conceptions de l'objectivité et de l'engagement. Or, certaines approches positivistes défendent une dite neutralité qui ne rend légitime que les *outsiders*, ces personnes qui peuvent alors se vanter de porter un « regard éloigné » (Moujoud 2007).

En plus de l'invisibilisation du point de vue minoritaire (Ait Ben Lmadani et Moujoud 2012 ; Dechaufour 2008) et du caractère eurocentré des méthodes d'enquête, critiqué par les *Indigenous Studies*, les *Subaltern Studies*, les *Postcolonial Studies* et les courants décoloniaux, on ne peut négliger l'exposition des chercheur-ses, de leur corps racisé, dans ce type de recherche. Philomena Essed a refusé de demander à des Noires d'infiltrer un terrain, de les exposer ainsi à la discrimination qui s'ajouterait à celle déjà présente dans leur vie quotidienne (Larcher 2023). En refusant d'être une observatrice cachée, je me suis exposée au racisme sans le savoir ou sans le vouloir. Comme si j'étais « dans la peau » d'une travailleuse migrante haïtienne noire, j'ai absorbé une partie non-négligeable du racisme domestique, en plus de ce que je vis par ailleurs dans d'autres domaines. Être un-e *insider* dévoilé-e expose ainsi à ce racisme à peine dévoilé. Cette posture peut alors produire des effets sur le savoir co-construit.

Conscientisation, déculpabilisation : les effets de la recherche sur les interviewé-es

J'ai adopté le principe de co-construction du savoir avec toutes les catégories de femmes interrogées, y compris les patronnes françaises blanches. À quel point ma recherche, qui leur a permis de mieux saisir ce qui s'est joué pour elles dans les relations de travail, les a-t-elle aidées à se remettre en question ou à changer ? Ma manière de questionner et parfois de reformuler a participé à une démarche maïeutique facilitant « l'accouchement » des idées et des interrogations. La conscientisation, qui est au cœur de différentes recherches engagées (Freire 2021 [1970] ; Hedjerassi 2016 ; hooks 1984 ; Pereira 2018), rencontre en plus le principe cli-

2 « Ce qui gît », « dans le lit », correspond au-à la sujet.te de la recherche. Ces expressions font référence au sens étymologique du mot « clinique » qui signifie « lit ». La recherche clinique se ferait au pied du lit, pour mieux dire, « au plus près du vécu » des personnes.

nique de la visée émancipatrice en articulant la théorie et la pratique, dans une perspective de changement social. C'est aussi ce qu'exprime Vincent de Gaulejac (2000) à propos des récits de vie cliniques qui permettent de comprendre et combattre les dominations ou violences traversant les relations sociales et la vie quotidienne. Le but est d'aider les personnes à faire sens de leurs vécu et souffrance, ce qui correspond à un changement (souhaitable, espéré ou probable), même si la recherche n'a pas une visée d'intervention. Je me suis demandé si j'avais suffisamment aidé ces patronnes à prendre conscience du racisme, et je me suis questionnée sur la limite éventuelle de la visée émancipatrice de l'approche clinique dans une recherche auprès des dominant-es.

Pour ce qui a trait à la démarche compréhensive, sachant que comprendre n'est pas justifier, il faut trouver un juste équilibre entre ce que j'appelle une *approche zéro* (fausse neutralité qui porte la personne interrogée à penser qu'on partage complètement son point de vue) et une *approche marteau* qui critique systématiquement chaque point de vue exprimé par la personne interrogée, cassant les règles de l'écoute et du décentrement (Joseph 2021). Sinon, le cadre d'expression proposé ne rend-il pas le-la chercheur-e complice ou coupable du racisme exprimé par les personnes interrogées ? Or, c'est aussi parce que le-la chercheur-e, *insider* ou *outsider*, a su mettre en place un lien de confiance avec les interviewées que la parole, fût-elle raciste, a pu se délier. Une analyse des étapes de la construction de cette relation s'impose.

ANALYSER LES CONDITIONS RACIALES DANS LES DIFFÉRENTES ÉTAPES DE L'ENQUÊTE

En considérant la relation particulière avec chacune des trois patronnes interrogées, je m'attarderai sur l'établissement du lien : la prise de contact, la présentation de soi, les premiers contacts, la négociation du lieu et des horaires. Ces éléments de contexte permettent de mieux comprendre le discours de ces femmes sur le racisme.

Mme Forbe, phobie et compagnie : care et contre-don dans la recherche

Mme Forbe³ est une octogénaire vivant en milieu rural et qui est accompagnée pour affronter sa « phobie » de l'obscurité. Elle décrit le travail de son assistante de vie, une migrante haïtienne, en ces termes : « Pour l'instant, ce qu'elle fait, elle me tient compagnie ». Face à ses peurs, elle ne voit qu'une solution : « Il me faut de la compagnie, point final ! ». Habituellement, ses annonces de recrutement s'écrivent ainsi : « Personne seule, cherche dame de compagnie ». Les horaires de travail de son employée ne lui correspondent plus puisqu'il fait nuit beaucoup plus tôt à cette période de l'année. Elle n'a pas les moyens économiques d'engager une personne supplémentaire pour l'aider à affronter l'obscurité en attendant le début du travail de son employée haïtienne. Parfois, cette employée s'efforce de venir plus tôt, avant l'heure du début de son contrat, ou lui envoie gratuitement son mari ou sa fille pour l'aider à attendre l'heure.

C'est dans cette interstice qu'en 2012 s'est faufilée mon enquête, au moment où Mme Forbe a besoin d'aide pour attendre son employée haïtienne. Cette dernière m'introduit pour ma recherche à Madame Forbe qui exprime son soulagement de pouvoir compter sur ma présence. Je la questionne dans sa maison, à trois reprises, en l'espace d'une semaine. Mes entretiens répondent à sa demande de compagnie tout en soulageant son employée d'un extra de travail non-rémunéré. Je me présente comme Haïtienne mais aussi étudiante, doctorante, effectuant une recherche sur le travail des migrantes haïtiennes et questionnant également des patronnes françaises. Je l'invite à participer à cette recherche, lui explique l'idée d'entretiens enregistrés et anonymisés, ce sur quoi elle explique qu'un journaliste l'a déjà interrogée, enregistrée, et qu'elle est passée à la radio. Mais comme elle me demande plusieurs fois de travailler pour elle, je fais l'hypothèse qu'elle n'a pas forcément bien compris mon offre de participation à la recherche. Il s'agit donc d'abord d'une présence fortement appréciée par Mme

³ Ici, comme pour les autres personnes interrogées, j'utilise un pseudonyme.

Forbe, qui veut d'ailleurs m'engager comme « dame de compagnie ». Il y a finalement une ambiguïté autour de mon statut, du moins dans la conception de cette femme : elle m'assimile à une journaliste alors que je me présente comme chercheuse ; elle me demande d'être sa dame de compagnie (peut-être parce que je suis une femme haïtienne noire) alors que je dis être étudiante à Paris. Cette ambiguïté, qu'on peut expliquer également par son faible niveau d'étude et son rapport limité au monde universitaire, a rendu possible son accord.

En plus de questionner et d'écouter Mme Forbe, je suis soumise à sa demande, ses humeurs, ses paniques et son emploi du temps. Elle n'hésite pas à me dire « Taisez-vous », alors que je lui pose une question sur ce besoin de compagnie. Parfois, elle change de sujet pour calmer ses craintes. Un jour, j'arrive à l'heure, mais il fait déjà nuit car le temps est pluvieux et nuageux. Je la trouve alors dans un état de grande panique. Tétanisée, elle s'accroche à mon bras, comme une enfant apeurée. Petit à petit, au fil de nos discussions, elle se calme et m'expose à nouveau sa certitude d'avoir besoin de compagnie. Je lui ai dit : « Là, on discute ensemble, je vois que vous allez bien ». Elle me répond : « Ben oui ! Parce que vous êtes là ! Parce qu'il y a quelqu'un avec moi ».

Nous discutons pendant qu'elle continue ses activités (regarder la télé, se préparer à manger). Elle me raconte sa vie en enchaînant les phrases, sans s'arrêter. L'entretien se passe de telle sorte que la quotidienneté, les mouvements et un discours « sans fard » peuvent émerger. L'énonciation est facile (sauf quand elle parle de ses phobies) et la discussion aisée. Souvent, en l'écoutant, j'ai l'impression qu'elle oublie pourquoi je suis là. La parole émerge dans le cadre d'une vraie relation qui, en plus, répond à un besoin concret de la personne interviewée. La transformation de l'offre de recherche en demande (Giust-Desprairies 2013) est palpable dans cette relation avec cette femme qui a besoin d'écoute, d'accompagnement, de compagnie.

À certains égards, en adossant le statut de celle qui « accompagne », mon enquête prend une forme participante (Lapassade 2002), même si je ne suis pas une

observatrice cachée pouvant ainsi « voir sans être vue » (Broda et Roche 1993). J'offre gratuitement ma force de travail de *care*, comme « contre-don ». Ana Massa (2013) analyse les conditions raciales de ces dons et contre-dons et Paul Fustier (2020) montre comment, dans les liens d'accompagnement, ils coexistent avec un cadre plus formel. Je présente un cadre formel de recherche, adapté au contexte d'informalité, sans pour autant m'en extraire ou renoncer à mon statut de chercheuse, que je n'ai ni quitté ni caché.

En « remplaçant » les autres auprès de Mme Forbe, j'approfondis mon analyse des dimensions matérielles, émotionnelles et relationnelles du travail de *care*. J'éprouve la dynamique de la demande (illimitée) dans le *care*, cette écoute qui semble faire du bien aux personnes soignées mais qui fait pourtant partie des extras extorqués dans ce travail. Les demandes de Mme Forbe dépassent le simple « besoin de compagnie », et l'employée finit donc par « servir à autre chose » (Joseph, 2015, 338), ce qui constitue un aspect fondamental de l'exploitation des « femmes migrantes pauvres et racisées du Sud » (Falquet 2006) par les femmes patronnes blanches du Nord.

Toutefois, en accompagnant Mme Forbe à attendre son employée, le « remplacement » n'est que partiel. Mme Forbe réclame son employée. Et cette patronne française ne nous traite pas de la même manière. Le premier soir, au moment de mon départ, elle m'embrasse, ce qu'elle ne fait pas à son employée. Pourquoi attendais-je que ces patronnes⁴ me traitent comme leur travailleuse alors que je me présentais comme une chercheuse ? Cela traduit mes propres enjeux d'identification, la complexité de mon contre-transfert entre les positions d'*insider* et d'*outsider*.

En m'exposant ainsi à un lien proche d'une relation de travail, j'ai recueilli des données sur la place des rapports sociaux (y compris ceux de race) dans la recherche. Toutefois, en considérant l'âge de Mme Forbe,

⁴ On verra plus loin que c'était un peu le même processus avec Mme Aix qui me considèrerait autrement que son employée haïtienne.

ses détresses physiques et peut-être mentales, son attachement obligé face aux personnes accompagnantes et sa dépendance à leur soin, on ne peut ignorer le poids du validisme dans la relation de recherche. La fragilité et la vulnérabilité de cette patronne ont mis le pouvoir de mon côté (et du côté de sa travailleuse haïtienne noire), même s'il était aussi du côté de cette Française blanche. Dans d'autres relations, au contraire, on peut même observer une inversion.

Mme Laguerre : inversion et rejet dans l'enquête

Avec Mme Laguerre, nous ne nous sommes jamais rencontrées, et après trois mini-entretiens, elle n'a pas souhaité poursuivre les échanges. Cette Parisienne de classe moyenne a engagé tour à tour deux baby-sitters haïtiennes quand ses enfants étaient plus jeunes. Elle n'a pas aimé ma méthode, mes questions, n'a pas été très « encourageante » au téléphone, même si elle a accepté de participer à l'enquête.

Tout commence à la suite d'une conférence lors de laquelle je présente mes travaux en 2010. Une personne de l'assistance me propose de me mettre en contact avec une patronne, Mme Laguerre. Quand j'obtiens enfin son adresse électronique (en 2011), je me présente comme faisant une recherche sur les femmes haïtiennes en France et j'explique ma volonté de questionner des employeuses. Mme Laguerre, en télétravail, m'explique qu'elle n'a pas le droit de recevoir pendant ses horaires de travail, qu'elle n'est pas disponible le week-end et qu'elle ne peut m'accorder que 15 minutes de sa pause méridienne. Des discussions sur ses conditions de travail m'auraient été utiles, mais elle n'a pas voulu s'y arrêter.

Elle accepte finalement de me rencontrer mais, dès le premier entretien téléphonique, sans se montrer complètement désintéressée, elle ne se sent pas concernée par nos échanges. Quand je veux prendre un deuxième rendez-vous, elle me dit en riant qu'elle n'a « plus grand chose à dire ». Malgré mes explications, elle persiste à dire : « bon, le plus intéressant c'est peut-être de demander aux personnes concernées ». Ses réticences,

entre autres, me permettent de saisir à quel point il semble difficile pour les patronnes de faire le lien entre leur investissement professionnel (leur vie personnelle de femme patronne exploitée au travail non-domestique et dans la vie conjugale), et l'externalisation du travail domestique à des femmes migrantes pauvres et racisées du Sud, des femmes haïtiennes noires notamment. Comme s'il leur est impossible de se regarder avec une double casquette d'employeuses et d'employées.

J'en conclus que « les interviewées du Nord ne veulent peut-être pas voir en moi la chercheuse qui peut comprendre leur propre point de vue » (Joseph 2015, 297). Peut-être qu'elles n'attendent de moi qu'une recherche sur les migrantes haïtiennes. La particularité de ma relation avec les patronnes françaises est aussi que je suis à la fois *insider* face aux travailleuses migrantes (du fait de mon statut de femme migrante haïtienne noire) et *outsider* face à leur statut d'employeuse. Dans le « lit », il y a à la fois des personnes qui partagent avec moi la même place dans le rapport social de race et d'autres qui ne la partagent pas. Probablement, ces patronnes comprennent qu'elles ne sont pas seules face à moi dans ce lit, ce qui expliquerait aussi leur détermination à insister autant sur leur relation avec ces travailleuses haïtiennes absentes de la relation directe de l'entretien mais si présentes en fin de compte. Les travailleuses étaient présentes dans le discours, voire la pensée, comme si ma présence de migrante haïtienne noire les faisait vivre dans la relation d'enquête.

Par ailleurs, Mme Laguerre me cite une chercheuse blanche qui travaille sur ce sujet en sous-entendant que je devrais y renoncer. Tout en m'associant à ces migrantes haïtiennes, elle remet en cause ma légitimité auprès des patronnes françaises blanches. Cela s'apparente également à une dévalorisation de mon point de vue minoritaire puisqu'elle montre en plus une préférence pour cette chercheuse :

Et mais après qu'est-ce que ça va devenir cette étude ?

- *Mais je vous avais dit la semaine der... la dernière fois que c'était pour faire ma thèse de doctorat.*

- Ouais et ee... et mais c'est qui qui s'intéresse à ça alors ?

- *C'est moi et c'est les femmes, les femmes que je questionne, elles sont très intéressées à ce que leur travail soit plus connu, mieux reconnu, etc.*

- Hm. Ben c'est exactement ce que fait Louise⁵.
(entretien avec Mme Laguerre, 2011)

En 2015, lors d'une présentation des résultats de ma thèse, certain-es chercheur-ses blanc-hes ont émis l'hypothèse des effets d'une moindre « proximité d'habitus » entre moi et les patronnes françaises blanches, ce qui expliquerait qu'elles se sentiraient moins à l'aise pour me livrer leur « intimité », c'est-à-dire leurs problèmes de couple et le fait qu'elles soient elles-mêmes exploitées au travail. L'un a affirmé que ces femmes se confieraient plus sur leur vie de travailleuses ou d'épouses « si j'étais Bretonne ». Cela m'a porté à critiquer l'invisibilisation particulière des chercheur-ses dominé-es qui enquêtent sur les dominant-es.

En plus de ces « barrières » qui témoignent des conditions raciales de l'entretien, d'autres aspects apparemment « plus techniques » méritent d'être considérés. L'entretien faiblement directif ne semble pas adapté à cette personne apparemment très peu « bavarde », qui répond par des monosyllabes et souvent par « je ne sais pas ». Le manque de temps renforce le malaise. Elle me dit :

Ben écoutez, j'ai pas beaucoup de temps alors je sais pas moi (...). Avec des questions comme ça, ça prend beaucoup de temps. J'ai plus que dix minutes là. (...) Ben disons que là ... comme ça ... je sais pas ce qu'il faut dire quoi. (...) Ben disons que c'est... c'est des questions... On peut philosopher pendant des heures sur des sujets pareils, donc je peux pas là. (...) Ces questions ne sont pas assez précises pour moi. (entretien avec Mme Laguerre, 2011)

Outre sa réserve sur la faible directivité de l'enquête, elle ne comprend pas sa dimension longitudinale, et se

dit dérangée de devoir trop généraliser en répondant à mes questions. Parfois, je ressens un agacement ou une mauvaise foi dans ses réponses, comme un refus de répondre. Il y a une contradiction entre son accord explicite et un apparent « manque de collaboration ». Elle exprime également des réserves sur l'importance de ma recherche. Elle questionne l'apport de ma recherche pour ces femmes haïtiennes et pour elle : « Ben disons que ça peut prendre des heures et des heures des discussions comme ça et euh... ma foi, je vois pas ce que ça me m'apporte » (entretien avec Mme Laguerre, 2011). Tout compte fait, mon offre de recherche ne semble rencontrer aucune demande de la part de l'interviewée qui, au contraire, critique mon cadre, mon dispositif, voire les hypothèses qu'elle semblent me prêter. Il y a ici inversion en quelque sorte, une pratique typique des enquêté-es en position de domination (Chamboredon et al. 1994). Cette patronne française blanche de la classe moyenne, qui expose par ailleurs des connaissances « générales » sur les femmes, la migration, se permet ainsi de critiquer ma manière de penser cette recherche et de la mener. Avec elle, il est impossible de construire cette « sociologie de la banalité » (Joseph 2015) permettant de déceler le racisme dans les détails du quotidien racontés dans des entretiens peu directifs. On ne peut faire l'économie de penser que l'invalidation de cette approche par Mme Laguerre peut être l'expression de la manière dont les rapports sociaux de race configurent les relations de pouvoir dans l'enquête. Et ici encore, il n'est pas aisé de défendre cette hypothèse puisque le racisme, dans la relation de recherche également, est à peine dévoilé.

Je garde un très mauvais souvenir de cette relation de recherche et des données produites que j'ai quand même pris le soin d'analyser. Mais ce « soin » m'a beaucoup coûté émotionnellement, d'autant plus que j'ai dû réécouter les enregistrements, donc affronter à nouveau un ton parfois agressif. Je me suis reproché de n'avoir pas su arrêter le processus avant le déferlement de ce que j'ai vécu comme violent dans cette relation de recherche. Sans regretter mes choix épis-

5 Pseudonyme.

témologiques, j'aurais pu effectuer plus tôt des choix de sécurité et d'auto-préservation, impératifs de protection de soi qui méritent d'être considérés. Avec Mme Laguerre, j'ai au moins raté la possibilité de mieux comprendre les conditions du télétravail, ses contraintes et les souffrances qui semblent expliquer, en partie, son discours si peu avenant face à une enquêtrice qui lui est, par ailleurs, antagonique dans les rapports sociaux de race. Heureusement qu'avec une autre interviewée, les conditions raciales de l'enquête font l'objet de discussions, et dans une relation plus apaisée.

Mme Aix : bienveillance et différence

Madame Aix, au contraire, est une interviewée qui montre du plaisir à discuter, se sent concernée et colabore. Elle consent à des sacrifices pour me consacrer du temps dans son planning très chargé. Journaliste et mère de trois enfants, elle emploie une nounou haïtienne depuis six ans quand elle me contacte en 2010, à la suite d'un appel à participation publié sur une liste de diffusion. Elle me raconte sa réaction :

Et, je me suis posé la question : "Qu'est-ce que je fais ?". Puis, euh... Alors... Votre nom, est quand-même assez spécial quoi ! Et, je me suis dit : "Hou là, c'est quoi, cette..., c'est qui cette personne quoi ?". Ça, vraiment j'étais là mais : "Qui c'est ?". "C'est marrant, elle fait une t..., un machin là-dessus euh...". (...) C'était au tout début hein... normalement quand je me suis dit est-ce que je réponds ou pas, euh... c'était : "Est-ce qu'elle va en parler à la nounou ? Est-ce qu'elle connaît la nounou ?". Après, je me suis dit : "Qu'est-ce que tu racontes ? Comment veux-tu qu'elle connaisse la nounou ?". (...) Et j'ai répondu, parce que, je me dis que c'est intéressant quand-même hein. (...) Et oui, je n'ai pas dit à la nounou que je répondais à vos questions (entretien avec Mme Aix, 2011).

On remarque qu'au départ, avant même de me rencontrer, cette femme commence déjà ses projections en utilisant notamment mon nom « assez spécial » qui lui fait croire que je suis « autre ». Mais elle me contacte le lendemain, avec une question : « Pouvez-vous me pré-

ciser qui vous êtes et l'objectif de votre enquête ? ». Je me présente donc comme « une Haïtienne faisant une thèse de doctorat en sociologie à l'université Paris 7 et en études féministes à l'université de Lausanne ». Je précise que j'écoute les femmes haïtiennes sur le sujet de la migration et du travail en France, et que je cherche à questionner des femmes qui les embauchent.

Nous avons continué à échanger par courriel et par sms, et nous nous sommes rencontrées pour trois entretiens, chez elle, avec ou sans les enfants, une fois dans un bar, après son travail ou sur ses jours de congés. Comme aux deux autres, j'ai proposé un cadre très peu directif, avec un choix d'adaptation prenant aussi en compte les contraintes de la vie quotidienne, au travail, dans la famille, ou en fonction de situations spécifiques comme l'état de santé. J'ai présenté ainsi ce cadre, par courriel, à Mme Aix, avant de le reprendre au premier entretien :

Par exemple, si vous êtes d'accord pour participer à cette recherche, je ferais avec vous quelques entretiens sur le sujet, des entretiens où vous serez libre de dire ce que vous voulez, ce que vous savez, pensez ou ressentez par rapport à ce phénomène. Ces entretiens pourront être effectués là où vous le voulez, quand vous le pouvez, et comme vous le sentez. Bien entendu, les informations recueillies resteront confidentielles, et je vous assure le plus grand anonymat.

Elle me demande aussi combien de temps elle doit prévoir pour les entretiens, en précisant que ça lui permettrait de s'organiser. Je rappelle régulièrement l'adaptabilité du cadre et, comme pour les deux autres, je remercie, je rappelle ce que j'ai appris, l'importance de ces données pour ma recherche, et le savoir co-construit au fil des rencontres. Malgré les rapports sociaux de race et les risques d'inversion dans la relation, je fais le choix de cette « gratitude capacitante » (remerciements qui renforcent la participation à la co-construction du savoir) avec les femmes françaises également. Ce choix est aussi déterminé par le fait que je cherche à comprendre non pas leur opinion sur le rapport social de race ou leur « évaluation » des Haïtiennes, mais plutôt ce qui, dans leur vie de femme, mère, conjointe, employée, les porte

à externaliser certains travaux via le recrutement d'une employée haïtienne.

À la fin de l'année 2011, nous réalisons le dernier entretien en revenant notamment sur sa conception des « différences » qui, selon elle, l'éloignent de cette nounou haïtienne. Nous examinons ce que cette idée révèle sur les rapports sociaux de race et discutons de ses implications pour notre relation de recherche. Les projections de cette patronne française blanche sur moi mettent en lumière les dynamiques raciales de l'enquête. En tenant compte de mon statut d'Haïtienne, elle perçoit une différence culturelle, mais mon statut de doctorante lui rappelle un membre de sa famille et lui inspire apparemment du respect. En tout cas, le fait de lui poser des questions et d'avoir un rôle d'« experte » en tant que doctorante et Haïtienne fait l'objet de discussions. Lors du dernier entretien, je lui demande si elle me perçoit également comme culturellement différente d'elle. Oui et non, semble-elle répondre :

Euh..., ben y a une différence culturelle au sens où vous savez beaucoup plus de choses que moi euh... sur elle [la nounou haïtienne] que..., même en ayant vécu euh..., six ans avec elle, enfin voilà ! Il y a des choses que vous comprenez d'emblée, voilà, que moi, ah ah ah (rires) ! Sauf si on me le dit euh... Bon. Je n'arrive pas, je n'arrive pas à réussir à la comprendre. Donc, est-ce qu'il y a une différence culturelle ? Oui. (entretien avec Mme Aix, 2011)

Ce qui paraît évident pour la nounou – ou pour moi qui suis aussi Haïtienne – ne l'est pas pour la patronne qui « ne peut pas comprendre », comme se le disait intérieurement Sophie Hamisultane (2013, 188) dans ses observations d'un groupe de personnes nées en France dont deux sont d'origine vietnamienne comme elle. Le point de vue situé a des effets sur la recherche où l'implication (en tant qu'*insider* des un-es et *outsider* des autres) exprime fortement la place du/de la chercheur-se dans les rapports sociaux. Mais Mme Aix nuance son propos sur la différence entre nous quand elle prend en compte mon statut d'enquêtrice :

Et puis en plus vous êtes dans un travail de réflexion, vous êtes en train de me... Non, ce n'est pas une différence culturelle, c'est une différence euh, euh... Je ne sais pas comment le qualifier, mais euh... Vous réfléchissez à tout ça, donc..., moi je vous raconte, je vous déballe... ce que je vis, donc euh... (entretien avec Mme Aix, 2011)

Ces réponses montrent la complexité de l'articulation de mes deux statuts pour la patronne. Mais l'asymétrie enquêtrice/enquêtée ne l'empêche pas de me donner des idées de lecture sur « la différence culturelle » au travers, là aussi, d'une inversion de la relation d'enquête (Chamboredon et al. 1994). En même temps, l'échange et le partage des savoirs sont fondamentaux dans la recherche clinique (Réhaume 2019). Jacques Broda et Pierre Roche (1993) présentent d'ailleurs les savant-es et sachant-es comme co-auteur-rices de la recherche et du lien. La co-construction du savoir n'implique pas forcément une inversion dans la relation et remet en cause la centration sur l'expertise des chercheur-ses pour valoriser l'expérience des sujet-tes. Mais si cette posture fait bouger l'asymétrie enquêteur-rices / enquêté-es, elle ne saurait occulter les hiérarchisations sociales (y compris racistes) toujours à l'œuvre dans les relations d'enquête, ainsi que les tentatives et stratégies de subversion des enquêteur-trices ou des enquêtés-es.

En plus de ne pas invalider ma méthode, Mme Aix reconnaît le bénéfice de cette recherche pour elle-même. Après sa rupture avec une première nounou, cette patronne, très insatisfaite d'elle-même, a vu un psychologue. Elle me confie que ma recherche lui fait le même effet. Je me questionne quand-même sur le fait de « faire du bien » à cette femme, en réfléchissant notamment à cette déclaration :

Ah oui. C'est très intéressant, parce que je... comme avec la nounou ça s'est mal terminé... Je n'aime pas ça... Ça me paraît... Ça ne m'a pas plu. Mais discuter avec vous, ça m'a permis de mieux comprendre pourquoi... qu'est-ce qu'il y avait qui marchait pas euh..., qu'est-ce qui me gênait. (...) Je préfère toujours en parler avec, à quelqu'un d'autre. Ça me per-

met de me comprendre moi-même, et de me dire, de.... voilàde, hi hi hi,... [rires]. J'ai envie de dire..., de me déculpabiliser par rapport à ce qui s'était passé (entretien avec Mme Aix, 2011)

Cette déclaration, qui clôt un entretien où la question de la différence culturelle a été largement développée, m'a fait questionner le fait de donner la parole aux dominant-es. Si Mme Aix s'est sentie déculpabilisée à la fin, c'est que ma tentative de garder l'équilibre entre le zéro et le marteau a sans doute échoué au sens où je n'ai peut-être pas su l'aider à se remettre suffisamment en question, dans la mesure où ne plus se sentir « coupable » ne signifie pas avoir conscience de reproduire des rapports sociaux inégaux.

J'ai contacté Mme Aix quelques semaines avant ma soutenance (en 2015) pour lui envoyer un exemplaire de ma thèse. Ce courriel participe aussi à un effort de restitution, en plus du processus déjà engagé lors du dernier entretien. Dans ce dernier courriel, j'en ai profité pour lui donner de mes nouvelles et lui faire part des contraintes personnelles qui m'ont ralenti dans la finalisation de la recherche. Je lui ai encore exprimé ma gratitude : « je vous remercie d'avoir accepté de me raconter votre histoire. Je respecte ce geste ainsi que la personne que j'ai pu découvrir par vos mots ». La recherche ouvre sur des liens humains, qui déterminent d'ailleurs sa réalisation. Alizée Delpierre (2022), qui remercie également les personnes rencontrées pour le temps qu'elles lui ont accordé, révèle une forme d'attachement à certaines personnes interrogées. Aussi, en clinique, c'est une « vraie relation » qui se tisse dans l'enquête, une rencontre (Joseph, 2013). Si Martina Avanza (2008) se demande à juste titre comment faire de la recherche quand on n'aime pas ses « indigènes », on pourrait se demander, en considérant ces relations humaines de recherche, comment ne pas les « aimer ». Que faire de ce travail d'empathie qui fait aussi partie du travail émotionnel pour les chercheur-ses racisé-es ?

Lorsque Mme Aix m'a répondu quelques heures plus tard, elle s'est dite très touchée par les analyses sur les

patronnes, a confirmé les bienfaits de cette recherche sur elle, et a promis de lire « les témoignages des nou-nous » pour en apprendre plus. Dans son courriel, elle a exprimé néanmoins une gêne face à mes analyses sur la différence culturelle :

Je vois aussi des aspects qui me réjouissent moins, notamment cette "différence culturelle" qui me sépare de la nounou et que vous taxez de racisme. Zut alors, ça ne me fait pas plaisir. Mais vos observations sur ma proximité avec les JF [jeunes filles] au pair allemandes sont très justes, je faisais une différence. Il m'est très pénible de me voir comme raciste, je ne le veux pas mais je le suis malgré moi, semble-t-il. Ce que vous dites va m'aider à évoluer, vous avez raison sur le côté psychothérapie de votre travail pour moi (courriel de Mme Aix, 2015).

Cette réponse m'a attristée. Autant je n'avais pas envie de faire du bien à cette patronne, de la conforter dans sa conception raciste, autant je ne voulais pas lui faire du mal, compte tenu de ses sacrifices pour me rencontrer, sa gentillesse et sa volonté de contribuer à une cause qui lui semblait utile. Le côté relationnel censure les chercheur-ses. La participation des personnes interrogées comme don crée chez les chercheur-ses une dette. Dans ce « sale boulot » émotionnel de la recherche, quel rapport peut-on établir entre cette dette et les conditions raciales de l'enquête ? On en revient à l'infiltration des dimensions informelles dans le cadre formel (Fustier 2020) qui, ici, crée un surplus d'investissement paraissant pourtant indispensable à l'émergence d'un savoir sur le vécu et l'intime, mais qui peut aussi nous « tenir en laisse ». La parole se délie grâce à une relation de confiance, mais la trahison de la confiance semble inhérente à la restitution des résultats (Clair 2016). Or, comment critiquer le racisme distillé dans le discours d'une vraie personne, rencontrée dans une vraie relation ? Comment analyser les conditions raciales de cette enquête sans avoir l'impression de trahir quand la patronne française blanche de classe moyenne a par ailleurs été très accueillante et encourageante envers la doctorante haïtienne noire ? Jusqu'où les chercheur-ses peuvent-ils s'auto-

riser à aller dans l'analyse et la restitution des données recueillies dans une vraie relation de recherche ? C'est également à ce niveau que mon travail diffère de l'analyse discursive de Colette Guillaumin (1972) qui portait essentiellement sur des documents. Il faudrait considérer les stratégies des chercheur·ses pour parler du racisme, surtout quand il est à peine dévoilé, dans un discours qui se veut antiraciste et qui est énoncé dans une relation bienveillante.

Par ailleurs, il y a probablement une part de « séduction » dans la relation de recherche qu'on ne devrait pas sous-estimer. Ces femmes ont peut-être accepté de me parler parce qu'elles étaient certaines de pouvoir me donner une parole qui pouvait me satisfaire. Ont-elles voulu me parler du racisme pour se justifier, se rassurer, s'expliquer, se convaincre qu'elles n'avaient pas tort par rapport à certaines situations dont elles n'étaient plus très sûres ? Se sont-elles montrées anti-racistes pour me plaire ? Quel aurait été leur discours si j'avais été une femme doctorante française blanche ? Cela pose encore une fois la question de la place des chercheur·ses dans ces recherches (place qui leur est assignée par les personnes interrogées) et de ses effets.

CONCLUSION : JE NE SUIS PAS BRETONNE

En plus de mes intuitions, de mes expériences personnelles du racisme, de mes interrogations alimentées par les propos des femmes haïtiennes noires interrogées par ailleurs, c'est aussi ma manière de construire le cadre de l'enquête qui a permis à la parole de ces femmes d'émerger. La relation de confiance établie a poussé certaines interviewées à « se lâcher ». Toutefois, je reste « choquée » face à ce qui a pu se dire, avec un étonnement peut-être naïf qui exprime à la fois ma sensibilité face au racisme tel qu'il est exprimé en France⁶ et le fait que discuter de racisme avec des Blanches n'était pas mon objectif de recherche.

La faible directivité du cadre a laissé émerger ces points de vue, des propos parfois racistes. Je me suis demandé ce qui, dans ma posture, a fait penser à ces interviewées qu'elles pouvaient se permettre ce type de discours. Dans quel camp ces patronnes blanches me plaçaient-elles pour me dévoiler ces conceptions racistes du rapport à l'autre ou me raconter des faits que les travailleuses critiquent par ailleurs ? Ne suis-je pas Noire ? Pourquoi ont-elles pensé que je pouvais les comprendre ? C'est comme si ces patronnes me désidentifiaient à leurs employées, essayaient de me convaincre que je ne faisais pas/plus partie de ce groupe (femmes migrantes noires haïtiennes), ce « elles » qui devait disparaître pour faire la place à un « nous » qui m'était pourtant interdit. Nous, puisqu'elles semblaient me mettre dans leur propre camp. Claire Cosquer (2020) et Mitchell Duneier (2000), chercheur·ses blanc·hes, ont éprouvé le sentiment d'être, malgré elleux, des *racial insiders*, des témoins et complices du racisme de leurs enquêtés·es. De ma place d'enquêtrice noire, je me suis également demandé si mon dispositif, qui m'a rendu témoin de ce racisme, ne m'a pas également transformée en complice. Ces questions m'ont fait réfléchir à ma méthode, en me demandant si mon point de vue pleinement situé était suffisamment explicite.

C'est moins un sentiment de culpabilité qu'une gêne face à ce que j'ai entendu. Le fait d'avoir été choquée prouve aussi que j'ai été exposée et affectée, ce que ces patronnes ne semblaient pas mesurer. Ne suis-je pas une personne moi aussi, capable de souffrir par ce qui touche mon groupe ? À moins que ce ne soit le phénomène d'invisibilité (Honneth 2004 ; Ibo 2008), ce déni d'humanité qui fait croire que « l'autre » n'a aucune sensibilité, comme on le fait subir à certain·es migrant·es noir·es (El Miri 2018). Par ailleurs, on peut faire l'hypothèse que le racisme de ces patronnes serait complètement inconscient et qu'elles le prendraient vraiment pour un antiracisme, d'où la nécessité de se demander dans quelle mesure la recherche les a « conscientisées ».

6 Comme je l'ai expliqué à Mme Aix dans mon dernier mail en 2015, c'est pour moi une « grande difficulté de qualifier ce phénomène que j'ai côtoyé très tard dans ma vie (je suis arrivée en France à 24 ans. Chez moi c'était plutôt le colorisme) ».

Considérer les étapes de la construction du lien avec les personnes interrogées, le contexte des entretiens et les impacts de la relation de recherche sur la production de savoir, instruit grandement sur les conditions raciales de l'enquête. Dans une approche associant l'intersectionnalité et la démarche clinique, j'ai problématisé ma place d'*insider* ou d'*outsider* dans cette recherche et questionné les effets des entretiens sur les patronnes françaises blanches interrogées. J'ai décrit le lien ayant fait émerger un savoir co-construit dans ce cadre relationnel marqué par les rapports sociaux imbriqués. Le rapport social de race s'exprime dans une relation, par un racisme qui peut prendre plusieurs formes. J'ai analysé ici un racisme caché et ignoré (volontairement ou non) ainsi que ses apparences dans le discours des femmes françaises rencontrées. J'ai regardé en quoi la prétendue différence naturelle ou culturelle, articulée à la perception des patronnes de mon statut de femme doctorante migrante haïtienne noire, a marqué le savoir et la relation de recherche. Cela pose la question de la place des chercheur·ses dans ces enquêtes, celle qui leur est assignée par les personnes interrogées. Elle interroge aussi sur le fait de donner la parole aux personnes dominantes, surtout dans une recherche à faible directivité. La relation clinique qui permet une écoute plus active peut comporter certains risques pour les chercheur·ses racisé·es. Le corps racisé est exposé et obligé à un « prendre sur soi » avec des impacts humains non-négligeables.

Comme je l'ai montré (Joseph 2013), l'analyse clinique de l'implication dans la relation de recherche, ne peut faire l'économie d'analyser la place des chercheur·ses et des sujet·tes dans les différents rapports sociaux croisés. Ma posture d'*insider* ou d'*outsider* ne m'a donné accès qu'à un racisme à peine dévoilé, même s'il pouvait paraître évident pour moi ou les Haïtiennes interrogées. Comme je l'ai analysé en 2021, il s'agissait d'abord de propos cachant le racisme dans un discours qui se veut antiraciste (Joseph, 2022). Mais il s'agissait aussi, peut-être, de racisme dans la relation de recherche, qu'il fût (dé)voilé dans une demande de *care*, par des attitudes d'inversion et d'invalidation ou dans une bienveillance qui tient en laisse. Entre don et contre-don, offre et de-

mande, restitution et trahison, la relation de recherche fait son chemin, sans toutefois échapper aux conditions raciales des sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

Ait Ben Lmadani, Fatima, et Nasima Moujoud. 2012. « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé·e·s ? ». *Mouvements* 72 (4) : 11-21.

Avanza, Martina. 2008. « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas ses indigènes ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe ». Dans *Les politiques de l'enquête*. Sous la direction Didier Fassin et Alban Bensa, 41-58. Paris : La Découverte.

Barus-Michel, Jacqueline. 1986. « Le chercheur, premier objet de la recherche ». *Bulletin de psychologie* 39 (377) : 801-804.

_____. 2013. « Un objet peut en cacher un autre ». Dans *La recherche clinique en sciences sociales*. Sous la direction de Vincent de Gaulejac et al., 119-132. Toulouse : Erès.

Broda, Jacques, et Pierre Roche. 1993. « Les auteurs du lien ». Dans *Sociologies cliniques*. Sous la direction de Vincent de Gaulejac et Shirley Roy, 114-127. Paris : Desclée de Brouwer.

Clair, Isabelle. 2016. « La sexualité dans la relation d'enquête ». *Revue française de sociologie* 57 (1) : 45-70.

Chamboredon, Hélène, Fabienne Pavis, Muriel Surdez, et Laurent Willemez. 1994. « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien ». *Genèses*, n°16, 114-132.

Combahee River Collective. 2006 [1977] « Déclaration du Combahee River Collective ». Traduit par Jules Falquet. *Les cahiers du CEDREF*, n°14, 53-67.

- Cosquer, Claire.** 2020. « Ethnographier la blancheur dans les migrations françaises à Abu Dhabi : tensions épistémologiques et éthiques d'un "cynisme méthodologique" ». *Cahiers de l'Urmis*, n°19. <http://journals.openedition.org/urmis/1966>.
- Dechaufour, Laetitia.** 2008. « Introduction au féminisme postcolonial ». *Nouvelles Questions Féministes* 27 (2) : 99-110.
- Delpierre, Alizée.** 2022. « Remerciements ». Dans *Servir les riches. Les domestiques chez les grandes fortunes*, 185-187. Paris : La Découverte.
- Devereux, Georges.** 1980 [1967]. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Duneier, Mitchell.** 2000. « Race & Peeing on Sixth Avenue ». Dans *Racing Research, Researching Race: Methodological Dilemmas in Critical race studies*. Sous la direction de France Winddance Twine et Jonathan Warren, 215-226. New York : NYU Press.
- El Miri, Mustapha.** 2018. « Devenir "noir" sur les routes migratoires : racialisation des migrants subsahariens et racisme global ». *Sociologie et sociétés* 50 (2) : 101-124.
- Essed, Philomena.** 2005 [2004]. « Racisme et préférence pour l'identique : du clonage culturel dans la vie quotidienne ». Traduit par Brigitte Marrec. *Actuel Marx* 38 (2) : 103-118.
- Falquet, Jules, et Artemisa Flores Espínola.** 2019. « Introduction ». *Les cahiers du CEDREF*, n°23, 6-45.
- Freire, Paolo.** 2021 [1970]. *Pédagogie des opprimés*. Traduit par Elodie Dupau et Melenn Kerhoas. Paris : Agone Contre-feux.
- Fustier, Paul.** 2000. *Le lien d'accompagnement : entre don et contrat salarial*. Paris : Dunod.
- de Gaulejac, Vincent, et André, Lévy,** dir. 2000. *Récits de vie et histoire sociale*. Paris : ESKA.
- Giust-Desprairies, Florence.** 2004. *Le désir de penser : construction d'un savoir clinique*. Paris : Téraèdre.
- Guillaumin, Colette.** 1982. « Cela va sans dire... ». *Le genre humain*, n°1, 31-39.
- _____. 2002 [1972]. *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Paris : Gallimard.
- Hamisultane, Sophie.** 2013. « De l'implication interculturelle du chercheur à son objet ». Dans *La recherche clinique en sciences sociales*. Sous la direction de Vincent de Gaulejac et al., 183-190. Toulouse : Érès.
- Haraway, Donna.** 1988. « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective ». *Feminist Studies*, n°14, 575-88.
- Harding, Sandra,** dir. 1987. *Feminism & Methodology*. Milton Keynes : Open University Press.
- Hersent, Madeleine.** 2003. « Initiatives de femmes immigrées dans les zones sensibles urbaines ». *Les cahiers du CEDREF*, n°12, 239-261.
- Hedjerassi, Nassira.** 2016. « bell hooks : la fabrique d'une "intellectuelle féministe noire révoltée" ». Traduit par Elsa Dorlin et al. *Cahiers du Genre* 61 (2) : 169-188.
- Hill Collins, Patricia.** 2008 [1989]. « La construction sociale de la pensée féministe noire ». Dans *Black feminism : Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Sous la direction d'Elsa Dorlin, 135-175. Paris : L'Harmattan.
- Honneth, Axel.** 2004. « Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la "reconnaissance" ». *Revue du Mauss*, n°23, 136-149.

Ibos, Caroline. 2008. « Les “nounous” africaines et leurs employeurs : une grammaire du mépris social ». *Nouvelles Questions Féministes* 27 (2) : 25-38.

Joseph, Rose-Myrliè. 2022. « Les unes et les autres : dialogue avec Guillaumin sur le racisme entre femmes ». <https://hal.parisnanterre.fr/hal-03851721/document>.

_____. 2015. « L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes ». Thèse de doctorat, Université Paris Diderot – Paris 7 – Sorbonne Paris Cité et Université de Lausanne. https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_F9E591FD98B8.P001/REF.pdf.

_____. 2013. « Implication dans la recherche : des points communs aux points de rencontre ». Dans *La recherche clinique en sciences sociales*. Sous la direction de Vincent de Gaulejac *et al.*, 133-150. Toulouse : Érès.

Lapassade, Georges. 2002. « Observation participante ». Dans *Vocabulaire de psychosociologie*. Sous la direction de Jacqueline Barus-Michel, 375-390. Toulouse : Érès.

Larcher, Silyane. 2023. « Conversation avec Philomena Essed, Entretien réalisé et traduit de l'anglais (États-Unis) par Silyane Larcher ». *Raisons politiques* 89 (1) : 77-95.

Lorde, Audre. 2003 [1984]. *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, le racisme, le sexisme*. Traduit par Magali Calise. Genève : Editions Mamamélis.

Massa, Ana. 2013. « “Donner, recevoir, rendre” ou la “restitution” dans une recherche clinique ». Dans *La recherche clinique en sciences sociales*. Sous la direction Vincent de Gaulejac *et al.*, 99-114. Toulouse : Érès.

Masson, Sabine. 2009. « Sexe, race et colonialité : Point de vue d'une épistémologie postcoloniale latino-américaine et féministe ». Dans *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*. Sous la direction d'Elsa Dorlin, 183-200. Paris : PUF.

Moujoud, Nasima. 2007. « *Migrantes, seules et sans droits, au Maroc et en France : Dominations imbriquées et résistances individuelles* ». Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

_____. 2012. « Métiers domestiques, voile et féminisme. Nouveaux objets, nouvelles ruptures ». *Hommes & Migrations* 1300 (6) : 84-94.

Pereira, Irène. 2018. *Paulo Freire, Pédagogue des opprimé-e-s. Une introduction aux pédagogies critiques*. Paris : Libertalia.

Réhaume, Jacques. 2019. « Savoir(s) ». Dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Sous la direction de Christine Delory-Momberger, 155-157. Toulouse : Érès.

Roux, Patricia. 2008. « Conceptions profanes de la division sexuelle du travail ». Dans *Laboratoires du travail*. Sous la direction de Rosende Magdalena et Natalie Benelli, 117-128. Lausanne : Antipodes.